

Viola Horn

Moqq

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-5418-5

© Viola Horn, 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Elaine était particulièrement agitée cette nuit-là. Réveillée par un cauchemar, elle avait réclamé son père une heure plus tôt et ne retrouvait pas le sommeil.

— Encore une histoire !

— C'est déjà la troisième que je te raconte. Tu ne préférerais pas compter les moutons ?

— Celle du chat qui pêche ! S'il te plaît !

— Tu la connais par cœur, tu n'as qu'à te la raconter pour t'aider à t'endormir.

Ulrick la trouvait adorable quand elle faisait la moue, gonflant ses petites joues roses et mettant ses yeux bleus en valeur.

— Ça sera pas pareil si c'est pas toi...

Elle roula sur le côté, lui tournant le dos pour lui signifier son mécontentement. Son père caressa ses bouclettes brunes tandis qu'elle se blottissait davantage sous l'édredon. Pendant ce court silence, les cloches du temple tintèrent ; elles annonçaient minuit.

1^{er} février

512

— Je t'aime, mon lutin...

Elle ne répondit pas. Ulrick sourit, sa fille devait sérieusement lui en vouloir. Du bout des doigts, il lui chatouilla le cou pour la faire réagir. Puis les flancs. Puis il la secoua gentiment. Puis plus fort, en répétant son nom.

Il finit par la tourner vers lui. Ses yeux étaient ouverts. Son père le savait : elle ne jouait aucune comédie. Et il se prit à craindre qu'elle ne puisse plus jamais en jouer. Les cloches

s'étaient subitement arrêtées de sonner.

— Elaine !

Il prit son enfant dans ses bras et essaya de capter son souffle, les battements de son cœur, en vain.

— Clara ! Va chercher le médecin, vite ! Clara !

Elle ne lui répondit pas davantage. Il quitta la chambre en trombe pour rejoindre le lit conjugal et saisit sa femme, encore allongée et immobile.

— Clara, réveille-toi ! Elaine a un problème...

Il comprit dès lors que ce problème avait des proportions bien plus terribles. Puis vinrent les cris d'autres villageois.

Il sortit dans la rue, imité par d'autres habitants. Les visages parfois en pleurs, parfois hagards, apparurent dans les lumières des lampes à huile. Un homme appela à l'aide, remonta la route avec son fils inerte dans les bras. Une femme s'effondra sur le perron de sa porte lorsqu'elle comprit que rien ne pourrait sauver son mari. De nouvelles clameurs retentissaient à chaque instant, signe que d'autres villageois découvraient la sinistre réalité.

Ulrick ne parvenait pas à comprendre ce qui se déroulait devant ses yeux. Il eut le sentiment d'être absent de la scène, de l'observer de loin, comme un spectacle qu'une entité cruelle prenait plaisir à lui montrer. Dans un éclair de lucidité, il referma la porte sur le cauchemar de ses voisins pour aller faire face au sien.

Il emporta sa fille dans sa chambre et la coucha aux côtés de Clara. Impuissant, il tenta encore de les réveiller en leur tapotant les joues, en les secouant, en criant leurs noms. Sa voix intérieure lui disait que c'était fini, et que même le soignant ne pourrait plus rien pour elles. C'était comme s'il l'avait su dès que ses yeux s'étaient plongés dans ceux vides de sa fille. Mais la nouvelle était si soudaine que son esprit refusait encore de l'admettre.

Quelqu'un franchit le seuil en appelant son nom. Terence, son frère cadet, trouva Ulrick assis par terre, le dos contre le sommier du lit. Il s'engouffra dans la pièce avec Loïse, sa propre fille, qu'il

tenait par la main.

— Oh non... Toi aussi...

Il ne put retenir ses larmes. Des larmes qui ne venaient pas chez Ulrick.

— Rosie, ma Rosie... J'ai entendu les cris dans la rue, c'est ça qui m'a réveillé. Mais pas elle... Je ne comprends pas ce qui nous arrive... J'ai échangé quelques mots avec ma voisine, elle a vécu la même chose... Ses deux enfants sont morts. Et je crois que ça s'étend à tout le village.

La fille de Terence ne produisait aucun son. Ses yeux gonflés n'étaient pas seulement dus à son réveil brutal.

— Ulrick... Qu'est-ce qu'on va devenir ?

C'est à ce moment-là que l'hôte prit conscience de la situation. C'était fini. Sa vie entière venait d'être balayée d'un revers de manche. Clara, Elaine, leurs rires, leur amour, il ne les reverrait plus. Toute cette attention qu'il leur avait consacrée, tout ce qu'il faisait pour assurer un bel avenir à sa fille, en vain. Et les larmes jaillirent.

Planté devant le miroir, Arex réajusta le col de sa chemise. Pour la troisième fois.

Les pleurs, les cris emplissaient les rues qui serpentaient autour de sa maison. Bien chétive, la maison, comparée à d'autres. Mais en pierre, au moins.

« Dans notre village, conseiller n'est pas un métier, c'est une vocation ». Les mots de sa mère défunte depuis peu tournaient en boucle dans son esprit. D'ici moins de dix minutes, il devrait assister le maire en compagnie des conseillers survivants, pour faire face à la situation.

— T'en as encore pour longtemps ? fit une voix depuis le palier. Lucio crachait des volutes de buée tandis qu'il indiquait aux villageois de rejoindre la place centrale. C'était grâce à lui

qu’Arex avait fini par trouver une raison d’être. Aider au bien-être des habitants d’Astelloy était la seule chose qui lui importait désormais. Et actuellement, ils avaient plus que jamais besoin de lui.

— Encore une minute, je... Tu penses que ça va, comme ça ?

Son mentor se retourna, expira.

— Bon sang ! Arex, tu crois que c’est le moment ? Les villageois s’en moquent de savoir que tu as passé vingt minutes à t’habiller comme il faut, ils ont autre chose à penser.

— L’apparence joue un rôle clef dans la crédibilité. S’attarder sur les détails, c’est faire croire qu’on maîtrise la situation. C’est présenter une figure rassurante, et ils en ont besoin. C’est toi-même qui me l’as appris.

Le jeune homme de vingt-six ans savait qu’il avait raison, ou voulait s’en convaincre. De treize ans son aîné, le second conseiller esquissa un sourire triste. Il vint se placer devant lui et défit le premier bouton de sa chemise.

— C’est mieux, là. Ça t’évite d’avoir l’air trop raide.

Après un dernier ajustement de ses mèches blondes, Arex attrapa son manteau et tous deux se jetèrent dans la nuit froide de l’hiver, se mêlant à la foule. Cette masse de désespoir pesant sur les habitants lui enlevait le peu d’assurance qui lui restait. Et si le maire était mort, lui aussi ? *Il me reste Lucio*, pensa-t-il. Tous les deux avaient partagé le même soulagement, lorsque son mentor était venu le retrouver chez lui. Après quoi, il apprit que Lucio avait perdu son fils, et lui annonça le décès de sa mère. Comme pour beaucoup, ce furent les cris des voisins qui les avaient tirés de leur sommeil, et leur avaient fait découvrir la terrible réalité.

Les ruines d’un ancien théâtre gallo-romain se dessinèrent dans la nuit. Les lampes à huile et les torches tracèrent ses contours usés, et peu à peu des dizaines de silhouettes assises sur les marches de pierre apparurent. Arex se sentit presque soulagé de constater que le village conservait son organisation : les habitants s’étaient pour la plupart dirigés d’eux-mêmes vers ce qu’ils

nommaient la place centrale. Les deux conseillers traversèrent les gradins et rejoignirent Marthe sur le demi-cercle. Voir l'épouse du maire ainsi positionnée ne rassura pas Arex. Elle ne leur laissa pas le temps de poser la question.

— Mon mari est mort. Je vais devoir le remplacer. Où sont les autres ? J'ai renvoyé Dawn chez elle : elle est dans tous ses états et doit rester auprès de ses deux enfants. Ils ne comprennent pas ce qui leur arrive.

Lucio lui répondit avec le même ton neutre.

— Aucune idée. Arex est le seul autre conseiller que j'aie croisé.

— Bon. S'ils ont survécu, ils nous rejoindront. En attendant que tout le monde se rassemble, il faut qu'on discute de la situation, et surtout, de comment leur annoncer la nouvelle.

Ulrick et Terence s'étaient laissés tomber sur les gradins rocheux. Loïse s'endormait sur les genoux de son père, seule sa tête dépassait d'une peau de mouton que son oncle, pelletier de métier, lui avait tendue avant qu'ils ne quittent son logis. Sa montre à gousset, héritage familial, indiquait bientôt une heure et le froid mordait aussi fort qu'un loup.

— Eh bien, ce n'est pas la même ambiance que pendant le marché du vendredi !

L'homme derrière eux compléta sa réflexion par un petit rire crispé, nerveux.

Le médecin du village rejoignit l'épouse du maire et les deux conseillers au centre de la scène de pierre. Les messes basses et regards qu'ils échangèrent firent naître de nouvelles inquiétudes dans l'esprit des villageois. La femme congédia le médecin, s'avança. Les lampes à huile des deux conseillers qui l'encadraient mettaient en avant les mèches rebelles qui s'échappaient de son chignon. Regards inquiets et murmures

confirmèrent l'information du destin funeste de son mari.

— Mesdames, messieurs, nous sommes rassemblés ici car nous avons tous été touchés, de près ou de loin, par un immense malheur.

Un silence de mort s'abattit sur le théâtre, brisé de temps à autre par les enfants qui reniflaient, gémissaient.

— Une partie de notre population a été frappée par un mal inconnu. Notre médecin en cherche la cause en ce moment même. Nous sommes tous impuissants face à cette tragédie. Mais nous devons coûte que coûte rester soudés, et organiser dès à présent le recensement des survivants ainsi que les funérailles de ceux qui nous ont quittés.

Elle marqua une pause, attendant d'éventuels contre-arguments.

— Sachez que tout cela ne sera pas facile. Nous avons déjà une estimation... On pense que nous avons perdu près de la moitié de la population.

Une clameur retentit dans tout le théâtre. La femme compléta ses propos en rappelant que leur village, encerclé par une forêt qui abritait nombre de charognards, ne pouvait se permettre de garder trop longtemps des corps hors de terre.

Tous prenaient conscience de la difficulté qui les attendait. Il n'était plus question de pleurer leurs morts. Ils n'en avaient pas le temps. Un mort pour un vivant. Ces derniers mots s'installèrent dans l'esprit d'Ulrick.

La voix plaintive d'une vieille femme attira son attention. Des enterrements rapides, cela signifiait aussi une cérémonie religieuse bâclée. Et les membres de leur communauté se reposant sur leur foi étaient légion.

— Je sais, ça semble insurmontable, reprit la femme. Mais en hommage à tous nos proches perdus cette nuit, nous devons le faire. Nous allons former des groupes qui auront chacun une tâche à accomplir. Demain à la première heure, vous serez tous invités à venir ici afin que j'inscrive votre nom dans la liste des survivants.

Ensuite pourront commencer les enterrements.

Ses conseillers étaient chargés d'encadrer les différentes missions. Un groupe d'une centaine de personnes fut désigné pour creuser les tombes, le même nombre devait s'occuper de récupérer tous les corps et de les transporter jusqu'au cimetière, situé à l'extérieur du village. Les enfants avaient aussi leur rôle à jouer : apporter de l'eau et des vivres aux travailleurs qu'un autre groupe préparait pour eux. Les prêtres seraient présents pour organiser la cérémonie funéraire.

Les deux frères s'orientèrent, résignés, vers le transport des corps. Même si tous les villageois auraient souhaité porter eux-mêmes le corps de leurs proches, peu étaient enclins à passer leur journée à le faire, ainsi les candidats durent être sélectionnés au hasard.

— Bon, maintenant que tout est défini, je vous donne tous rendez-vous demain au lever du soleil. Tâchez de vous reposer du mieux que vous le pourrez.

Quelques personnes quittèrent les marches pour aller à la rencontre de la veuve du maire et lui poser quelques questions. Sans mots, Ulrick repartit avec Terence et sa nièce en direction de leur quartier, à l'ouest. Après avoir aidé son frère à coucher sa fille, il lui fit une dernière accolade sur le perron et remonta la rue pour rejoindre sa propre maison.

Il retrouva ses deux raisons de vivre allongées dans son lit. Il n'eut le courage ni de les déplacer ni de se coucher à côté d'elles. Leurs corps commençaient déjà de refroidir. Il partit s'étendre dans le lit de sa fille, trop petit pour lui, et resta ainsi jusqu'au matin sans fermer l'œil.

Il se leva dès que les premiers rayons du soleil percèrent les rideaux de la chambre. Sa montre gravée affichait à peine plus de huit heures. La durée d'ensoleillement de ce premier février

n'allait pas leur faciliter la tâche, pensa-t-il. Ils devraient s'aider de torches ou de lampes à huile en fin d'après-midi s'ils espéraient poursuivre leur labeur. La date avait un avantage : les températures ralentiraient la décomposition des corps.

— Ah, j'en déduis que tu n'as pas réussi à dormir, toi non plus.

La voix pâteuse de Terence s'accordait avec ses cernes, aussi creusés que ceux de son frère. Loïse n'était pas en reste dans cette compétition.

Une lumière froide perçait les brumes pour s'étendre sur la place centrale. Sur la scène du théâtre, deux tonneaux soutenaient des planches qui constituaient une table suffisamment large pour accueillir les trois meneurs de la veille.

— Bonjour, Ulrick Pelletier. Des morts à déclarer ?

La femme du maire gardait un sang-froid implacable. Ulrick apprit, lors du trajet jusqu'au recensement, que ses deux enfants avaient subi le même sort que son mari. Elle s'adressait pourtant à chacun des villageois sans faire parler le moindre sentiment, ni vis-à-vis des personnes en deuil qu'elle accueillait ni vis-à-vis d'elle-même.

— Ma fille, Elaine, et ma femme, Clara.

— Mes sincères condoléances.

La plume de Lucio raya les deux noms sur une pile de feuilles épaisses. Arex griffonna sur un parchemin. La veuve indiqua le groupe des porteurs au pelletier, prononça les mêmes phrases pour Terence, et envoya Loïse rejoindre les enfants. Le recensement des survivants terminé, chacun partit accomplir la tâche qui lui était réservée.

La place se vidait comme une soucoupe d'eau fendue : par un chemin unique, avec lenteur. Ulrick ne se risqua pas à dévisager ceux qui l'accompagnaient, de peur de céder au désespoir. Il aida à sortir les bœufs des étables pour les atteler aux charrettes et suivit son frère accompagné de six personnes en direction de la zone ouest.

Arex pianotait de ses doigts crispés sur la planche. Il détaillait son parchemin, calculait, souffla.

— Le médecin a perdu ses deux apprentis, une chance qu'il ait survécu, lui. J'ai peur pour la suite, ce n'est pas comme s'il s'agissait d'un métier facile à inculquer.

— On se débrouillera. Qu'en est-il des éleveurs ? Des agriculteurs ?

— Les agriculteurs, on reste dans la moyenne. Les éleveurs, il nous en reste soixante pour cent. Au moins une bonne nouvelle, même si je doute qu'ils puissent gérer les bêtes de toutes les personnes décédées.

— On se débrouillera aussi, quitte à distribuer le surplus au reste des habitants. Tout le monde sait gérer une vache ou deux moutons.

Le jeune conseiller prit quelques notes de son échange avec la veuve. Lucio, en retrait, expliquait aux enfants et aux adolescents comment ils devaient préparer les rations du midi.

— Les boulangers vont vous apporter du pain, et nous devrions aussi recevoir assez de carottes et de viande séchée pour tout le monde. Les plus grands d'entre vous iront chercher de l'eau à la source, il va nous en falloir en quantité. C'est très physique, ce que vos parents vont endurer, ils auront soif. Un adulte vous accompagnera.

Arex redirigea son attention sur les feuilles rayées de Lucio, qui avait pris soin de faire apparaître les liens de parenté entre les habitants. Le conseiller s'inquiéta du nombre d'orphelins qui défilaient sous ses yeux.

— Et qu'est-ce qu'on va faire de tous ces enfants ?

La femme craqua. Son poing frappa le bois dans un son mat.

— J'en sais rien, Arex ! J'en sais rien !

Son visage rencontra la paume de ses mains. Surpris, le conseiller ne se laissa pas abattre.

— Eh ! Ce n'est pas le moment de flancher. Nos ancêtres étaient moins d'une centaine quand ils ont fondé ce village, et ils s'en sont admirablement sortis. On y arrivera, nous aussi. On remontera la pente.

— Ils ne venaient pas de perdre tous leurs proches de façon aussi injuste.

— Ah bon ? Beaucoup d'entre eux ont tout quitté pour ce village. Et par tout, j'entends l'intégralité de leur ancienne vie. Leurs proches, leur foyer. Tout ce qu'ils ont connu pour tenter, seuls, de gagner leur indépendance. Et ils ont réussi. Nous sommes leurs descendants, Marthe. On a ça dans le sang. On s'en sortira.

Il boucla ses encouragements d'une tape amicale sur l'épaule de la veuve, puis capta le sourire et l'approbation de Lucio du coin de l'œil.

Tout était d'une difficulté affligeante pour Ulrick. Croiser le regard vide des morts, en trouver certains effondrés dans leur cuisine, seuls, sans famille pour les pleurer, leur transport jusqu'à la charrette, les pleurs constants de certains de leurs camarades de groupe. Il le savait déjà : jamais il ne se remettrait d'un tel spectacle.

Personne ne vit passer la matinée. Le pelletier commençait déjà à sentir son corps de trentenaire lui reprocher son manque d'entretien physique. Son frère, charpentier, pratiquait un métier bien plus éprouvant qui lui assurait une meilleure endurance. Il ne fit qu'une pause après qu'Ulrick en eût fait trois.

Il souffla de soulagement en s'asseyant sur les gradins du théâtre, puis remercia l'enfant qui vint leur apporter leur ration du midi.

— Tu crois que la mairie dédommage ceux qui nous fournissent tout ça ? Lui demanda Terence. Je sais qu'on doit tous

se serrer les coudes, mais préparer tout ce pain sans être payé derrière ? Je ne pourrais pas.

Un membre de leur groupe lui répondit la bouche pleine.

— Ouais, j'ai entendu dire qu'on leur avancerait les sous.

Ulrick sourit. Leur village avait un système politique bien à part, loin des monarchies que ses fondateurs avaient fuies, quelques siècles plus tôt. Ils avaient inculqué à leur descendance l'importance de l'union, ainsi tous restaient soudés malgré le malheur. Personne ne mourait de faim ici, chaque tranche d'âge et classe sociale était respectée.

Requinquée, l'équipe repartit en direction de sa charrette. Le pelletier maudissait son corps engourdi par le vent froid. L'après-midi s'annonçait encore plus éprouvant.

Paradoxalement, le plus difficile à transporter pour Ulrick, c'étaient les enfants. Leur légèreté ne faisait qu'accentuer leur innocence à ses yeux, et cette injustice qui les touchait tous atteignait son paroxysme quand l'un d'entre eux pendait inerte dans les bras du pelletier. Il pleurait, souvent, davantage encore quand il entra dans sa maison, puis celle de son frère.

Il n'avait aucune idée du nombre de tombes déjà creusées quand approcha le coucher du soleil. La cérémonie pour inhumer les premiers corps débuta, et chacun put rendre un dernier hommage à ses proches. Cette nuit-là, près de quatre-vingts personnes furent enterrées.

2 février

La nuit ne fit aucun cadeau à quiconque. Ulrick s'attendait à avoir la même insomnie que la veille, mais à la place, il s'effondra de fatigue après la rude journée qu'il avait endurée. Des images dures, douloureuses, le hantèrent. L'horreur de ses cauchemars n'avait d'égal que leur réalisme. Sa fille dévorée par les loups, sa femme se mourant d'une maladie inconnue, qui la faisait délirer au point qu'elle ne reconnaisse plus son mari. Et finalement, quand les événements de la veille lui revinrent en tête, le réveil ne parvint pas à le consoler.

Le transport reprit à la première heure. La plupart des personnes ayant de la famille encore en vie pour déclarer leur décès avaient pu être prises en charge, et les quelques jeunes orphelins réclamèrent de l'attention à un volume sonore suffisant pour tous être découverts à temps. Il ne leur restait plus qu'à fouiller les maisons à la recherche des derniers corps. Il manquait quarante-sept noms au registre. Quarante-sept personnes présumées mortes à ajouter à la liste des morts confirmées, ce qui les amenait à un total de cinq cent douze. Et cinq cent douze personnes encore en vie !

— Comment tu expliques ça, Ulrick ? Exactement la moitié décédée... C'est pas quelque chose de naturel !

Terence réfléchissait trop au pourquoi des événements au goût de son frère, qui ne voyait pas à quoi ça les avançait.

— Naturel ou pas, c'est arrivé, c'est tout ce qui m'importe pour le moment. Et je doute qu'il y ait un quelconque responsable, ou qu'on le trouve un jour. Ça fait partie de ces grands désastres

inexplicables du monde.

Son frère garda le silence, mais Ulrick savait qu'il continuait de réfléchir à la question. Il n'attendit pas cinq minutes avant de retenter une approche :

— Quand même, ça ressemble à une malédiction, ou peut-être qu'un dieu veut nous punir de quelque chose, comme avec le déluge et Noé sur son bateau.

— Le problème c'est que les dieux ont prévenu les hommes pour le déluge, ils leur ont laissé une chance de se rattraper. Nous, qu'est-ce que les dieux ont à nous reprocher ? Ils auraient pu nous en informer avant de nous punir.

— Bon... Et la malédiction, alors ?

— Tu crois aux sorcières ? À la magie ?

— Pas toi ?

Ulrick resta silencieux et reprit la fouille. La magie existait dans la religion, mais il n'avait jamais rien observé de surnaturel dans sa vie et restait sceptique sur le sujet. Sur celui de la religion aussi, d'ailleurs.

— J'ai quelqu'un ici, lança Terence depuis une chambre.

L'homme était couché dans son lit, l'air paisible. Tout aurait pu laisser croire qu'il dormait. Mais la température de son corps faisait toute la différence.

— Il en a, de la chance, souffla Terence. Mort dans son sommeil, il ignore tout du calvaire qu'on est en train de subir. Il est au paradis, maintenant.

— Encore faut-il qu'il y ait un paradis pour les victimes d'une malédiction, lui répondit son frère, peut-être sont-ils damnés à cause de ça ?

— Ah ! donc tu soutiens la thèse de la malédiction ?

— Je ne soutiens rien du tout, je ne fais que reprendre tes élucubrations.

Le défunt portait un symbole religieux autour du cou, que le pelletier effleura du bout des doigts. Quel avis aurait eu cet homme sur la question, s'il avait été en vie à la place de Terence ?

Penserait-il aussi à une malédiction ? Et pourquoi avait-il fallu qu'une moitié meure, sans distinction d'âge, de sexe ou de situation sociale, et que ça tombe sur sa fille et sa femme ? Pourquoi ça n'avait pas été lui, à leur place ?

Ils laissèrent ouvertes les portes des maisons sans propriétaires. Quand tout serait terminé, des équipes viendraient récupérer tous les biens, afin de les reverser équitablement aux survivants. Pas de jalousie, pas de coups bas ou d'hypocrisie dans le village. Tous les mêmes droits, la même reconnaissance, médecin ou mineur, boulanger ou agriculteur, chacun avait sa place à Astelloy et permettait à leur mode de vie de perdurer.

La silhouette d'une femme à travers une fenêtre sortit Ulrick de ses pensées. Il se demanda bien ce qu'elle faisait chez elle : chacun avait une tâche à accomplir pour les enterrements. Elle était là, dressée, et il eut le sentiment que son regard était posé sur lui. Elle observait le groupe avancer sans faire le moindre mouvement. Un rideau cachait partiellement son visage. En s'approchant, Ulrick distingua peu à peu les lignes de ses cheveux. Bruns ? Blonds ? Il n'aurait su le dire. Le groupe contourna la maison et put y entrer sans difficulté. Ulrick rejoignit une chambre à la rencontre de cette personne, sans parvenir à la trouver. Un frisson parcourut son dos. Il ne prit pas le temps de vérifier sous le lit, les autres pièces ou s'il y avait une autre issue. Déjà en l'apercevant, il avait ressenti un malaise. Sa posture, son allure lui semblaient irréelles. Désormais, il en était convaincu : cette femme n'existait pas. Ça expliquait le silence de ses camarades : elle venait peut-être de son imagination. Ou peut-être était-ce autre chose. Quelque chose qu'Ulrick ne souhaitait pas découvrir. En tout cas, cette maison était vide.

Il ne restait plus beaucoup de corps à trouver. Les deux frères avaient pourtant l'impression que cette tâche était interminable. Le pelletier était à l'affût du moindre mouvement, toujours inquiet par ce qu'il avait vu en fin de matinée, quand ils eurent enfin fini. Il décida de ne pas en parler à Terence : le connaissant,

son frère aurait également ressenti cette angoisse.

Leur groupe fut l'un des derniers à retourner à la place centrale, où Arex leur donna de nouvelles directives.

— Rejoignez les autres au cimetière. On vous indiquera sur place comment procéder pour creuser les tombes. Plusieurs groupes sont déjà partis aux mines chercher les outils qui restaient.

Terence profita de ce que sa fille lui apporte un peu d'eau pour lui demander comment elle allait.

— Ça va. Lucio est très gentil et il nous aide, c'est fatigant de donner de l'eau à tout le monde mais avec Lili on essaie d'être les plus rapides !

L'enthousiasme de sa fille lui fit presque oublier pendant un instant qu'elle avait perdu sa mère. « Ça lui fait du bien », avait-il dit à Ulrick pendant leur trajet. Puis voir tous ces travailleurs de tous âges et de toutes conditions en train d'ouvrir la terre les ramena d'un coup à la triste réalité.

Ils reçurent chacun une pelle et des instructions pour creuser des tombes dignes de ce nom. La vue était désolante : c'était comme si chacun creusait sa propre tombe. Le sol était durci par le froid, ce qui ne leur facilitait pas la tâche. Et quand certains pouvaient creuser une tombe en quelques heures, d'autres auraient pu y passer deux jours. Mais comme le transport des dépouilles était terminé, la main-d'œuvre que les porteurs représentaient allait pouvoir faire la différence. Terence estima qu'ils auraient terminé d'ici trois ou quatre jours, au maximum.

Le soir tomba et ils luttèrent encore une heure à la lueur des torches. La nuit était de plus en plus froide, si bien que même l'effort ne les aidait plus à se réchauffer. Le chant lointain d'un loup fit frissonner Ulrick, qui repensa à son cauchemar. Les villageois gardaient une méfiance innée vis-à-vis des loups. Un

respect mutuel forcé s'était instauré entre les deux espèces, le prédateur des bois respectant les limites du village, celui du village évitant de s'enfoncer dans les bois. Les attaques de loups sur les troupeaux étaient anecdotiques, les éleveurs subissaient davantage les assauts des renards sur leurs poules. Mais il était commun de retrouver les collets et autres pièges vidés de leur prise, ne laissant que du sang, des poils et parfois un reste de carcasse pour témoigner du passage de la meute.

De retour chez lui, il s'étendit dans ce lit vide, où manquait la présence de Clara. Il avait le sentiment que sa fille allait l'appeler au milieu de la nuit, pour qu'il l'aide à se rendormir. Sa raison prit le dessus : Elaine était morte. Il n'entendrait jamais plus le son de sa voix, ne verrait plus ses bouclettes et son petit museau de souris. Il perçut son rire, comme un écho lointain, et ne parvint plus à discerner le réel du rêve juste avant de sombrer dans le sommeil.

3 février

Les coups de son frère sur sa porte d'entrée firent office de réveil. En se redressant dans son lit, il eut l'impression que la charrette des bœufs lui était passée dessus. Ulrick n'avait plus eu de telles courbatures depuis des années, et il devisagea Terence qui entra dans la chambre frais comme un gardon, ou du moins, aussi frais qu'un gardon qui avait perdu sa femme pouvait l'être.

— C'est reparti, frangin. La pause de midi sera courte pour nous, donc profitons d'un petit déjeuner conséquent.

Le pelletier remarqua seulement le panier accroché à son bras. Il l'inclina et lui fit découvrir quelques pommes, des œufs et du pain. Ils s'installèrent à table pour prendre leur repas, et l'hôte s'étonna de ne pas voir Loïse.

— Elle dort encore. On viendra la chercher quand le moment sera venu de dire au revoir à sa mère. Je préfère qu'elle reste à la maison aujourd'hui, elle est fatiguée de sa journée d'hier. Elle avait besoin de s'occuper, mais je crois qu'elle a pris la distribution des repas trop à cœur pour son âge.

Ulrick approuva. Sa nièce d'à peine cinq ans n'était pas en âge de travailler à un tel rythme, les enfants avaient galopé toute la journée pour proposer de l'eau, et c'était pire à l'heure du repas : obligés de porter plusieurs portions à la fois pour tout distribuer dans les temps, certains suaient à grosses gouttes, malgré le froid rude de l'hiver. Il était temps que ce malheur se termine, que la vie reprenne son cours et que les enfants puissent jouer à nouveau, songea-t-il.

La première heure à creuser fut un calvaire pour lui. Ses

muscles tardaient à se réchauffer, ce qui prolongeait la douleur des courbatures. Et de savoir que ce même travail l'attendait le lendemain, puis sans doute le surlendemain ne faisait qu'accroître son mal-être. Il s'efforça de donner son maximum pour maintenir le rythme soutenu qu'ils s'imposaient, et nombreux étaient les gens autour de lui qui souffraient tout autant.

Peu avant midi, un prêtre passa leur indiquer que l'enterrement de leurs proches débiterait d'ici une demi-heure. Terence quitta son poste pour aller chercher sa fille, Ulrich eut le temps de terminer de creuser une tombe avant de se diriger vers celle qui allait bientôt accueillir Elaine et Clara. Elles l'attendaient, allongées à côté de la fosse. Si paisibles, sourdes à la douleur des survivants. En se remémorant le vieillard avec son médaillon cuivré, il en vint à se demander si les plus chanceuses, ce n'étaient pas elles.

Terence le sortit de ses pensées, accompagné de sa fille. La tombe de sa compagne patientait à côté, gueule béante pressée de recevoir la chair qui l'attendait. La fillette se remit à pleurer en voyant sa mère. Il était temps qu'ils entament la cérémonie, et puissent passer à autre chose. Il essayait de s'en convaincre, il savait que c'était ce que Clara aurait voulu de lui. Mais il n'était pas dupe : cette tâche allait être insurmontable.

Pas de cercueil, seuls un drap blanc pour les accueillir et la terre noire pour les recouvrir. Il observa une dernière fois le visage de sa femme avant qu'elle ne descende dans la fosse, accompagnée par le cocon de sa fille. Il n'écoutait qu'à moitié les mots du prêtre, qui vantait l'existence soi-disant pieuse de son épouse, et l'invitait à rejoindre les dieux dans la vie éternelle.

La vie éternelle. Ces mots étaient un non-sens pour Ulrich. Toute chose naissait pour mourir. L'existence d'un paradis pouvant les accueillir à tout jamais ne correspondait pas à ses

convictions, ses observations. Mais lors de ces enterrements, il eut le bref espoir que l'Eden existait vraiment, et que sa famille y vivait en paix en attendant sa venue.

Ses mouvements furent instinctifs pour le reste de la journée. Il était ailleurs, perdu quelque part entre les bras de son épouse et le sourire de sa fille. Sa nièce avait voulu retourner avec les autres enfants pour les aider ; c'était évident qu'elle ne pouvait pas rester seule à la maison après l'enterrement.

Son corps bien réchauffé par l'effort, il ne ressentait ni le froid ni la fatigue. Comme la veille, le soleil commençait à décliner alors que les villageois creusaient toujours les fosses. Et alors, à dix-huit heures précises, le drame se produisit à nouveau.

256

L'homme qui creusait la tombe en face de la sienne s'effondra. Ulrick releva les yeux de son trou, pour constater que beaucoup d'autres avaient chuté. Les cris recommencèrent. Les gens hurlaient sans même vérifier la santé de ceux à terre. Ils savaient. Ils venaient tous de comprendre à l'instant que la malédiction venait de s'abattre à nouveau sur leur village.

Terence, toujours debout, hurla le nom de sa fille et partit en direction du point de ravitaillement des enfants, suivi par d'autres parents paniqués. Certains pleuraient déjà avec le corps de leurs proches dans les bras. Mais il n'était plus seulement question de tristesse, de colère. Désormais, la peur prenait le dessus. Ulrick la sentit monter dans ses tripes, empoigner ses poumons, rendant son souffle de plus en plus court. À l'estime, près de la moitié des fossoyeurs gisait au sol. Presque trois jours plus tard, la moitié de

la population venait de s'éteindre à nouveau. Tout le monde comprenait : ce n'était que le début. La même chose allait se reproduire, encore et encore. Allait-il retrouver sa femme et sa fille dans peu de temps ?

Si j'avais su, je n'aurais pas refermé leur tombe.

Toute cette organisation qu'il avait fallu mettre en place tomba à l'eau. Tout autour de lui, les gens perdaient la raison. Certains avaient rejoint leurs habitations, Ulrick avait quitté le cimetière en en laissant d'autres assis au milieu des tombes. Beaucoup restaient muets, quelques-uns parlaient, à leurs défunts proches, à eux-mêmes, ou à d'autres entités encore. Plus personne ne tenait son poste. Il devina un mouvement général vers l'ancien théâtre, les survivants devaient espérer que la veuve du maire aurait une solution miracle. Il entendit un groupe d'hommes parler de quitter le village. « Pour aller où ? » répondit l'un d'eux. Ils n'avaient nulle part où aller, prix à payer pour l'indépendance choisie par leurs ancêtres. Ils n'existaient même pas pour le reste du monde, et ils n'avaient aucune idée de la taille de la forêt qui les encerclait. Des dizaines de kilomètres les séparaient peut-être de la civilisation. Et quand bien même, qui les aiderait, et dans quel but ?

Il arriva au niveau du théâtre et tenta d'apercevoir Terence. Il ne savait toujours pas si sa fille était rescapée du drame. Il finit par s'asseoir sur les marches et patienter comme il put. Les vingt minutes d'attente furent interminables. Arex et Lucio s'étaient placés au centre de la scène, et une troisième personne vint à leur rencontre. Ulrick vit l'échange de mots, les airs inquiets, affolés même, des deux conseillers. Le dernier arrivant les quitta pour rejoindre la foule. Les deux hommes échangèrent un regard, et levèrent les mains pour réclamer le silence. Lucio s'exprima :

— Nous allons devoir vous demander de rester calmes, nous

avons besoin d'un maximum de personnes lucides pour tenter de trouver une solution à ce phénomène.

— Une solution ? Quelle solution ? hurla un homme d'une quarantaine d'années, costaud, les mains usées. Où est la veuve du maire ? Elle est la mieux placée pour savoir quoi faire actuellement !

— La veuve du maire est morte.

L'effroi s'empara de toute l'assemblée. Il fallait s'en douter : une chance sur deux de s'en sortir signifiait aussi un risque sur deux de périr. Mais c'était effectivement un coup dur pour les villageois. Ils ne changeaient de maire que rarement, lorsqu'une majorité des habitants prenait la décision d'en élire un nouveau, et les conseillers se désignaient d'eux-mêmes pour l'aider dans son travail. Ainsi, une dizaine de personnes tenait les rênes du village, et le maire avait regard sur tous les chiffres. Il était en place depuis bientôt onze ans, et sa femme l'aidait toujours de très près dans ce travail, ce n'était un secret pour personne.

— Nous devons réfléchir tous ensemble à ce qu'on va pouvoir faire pour la suite, reprit-il. Pour ma part, il me semble important que l'on poursuive les enterrements et donc qu'une partie de la population soit désignée pour le fai...

— Tu plaisantes ! Il faut fuir ! Le village est condamné, notre seul espoir est de quitter cette terre maudite ! Nous devons traverser la forêt !

Des voix s'élevèrent, et devinrent rapidement un brouhaha inaudible. Les deux conseillers tentèrent de rétablir le silence.

— Qu'est-ce qui te dit que la malédiction ne nous suivra pas ? demanda une dame âgée. Il faut combattre le mal à la racine ! Nous devons récolter des informations et comprendre ce qui nous arrive !

— Comprendre ? Il n'y a rien à comprendre ! renchérit un troisième. Il existe et existera toujours des événements en ce monde qui nous dépassent ! Et je parie que celui-ci en fait partie. Donc soit on accepte notre destin et on se laisse tuer, soit on tente

l'autre option qui est de fuir ce lieu ! Peut-être que c'est ce qui nous sauvera !

Ulrick n'écoutait plus. Il se refusait à croire qu'ils étaient tous condamnés à mourir, les uns après les autres. La vieille dame avait raison, il fallait trouver la solution, il fallait comprendre d'où, et pourquoi ce mal les atteignait.

La tension au sein des villageois était à son comble. Certains quittèrent le théâtre, chacun de leur côté, parfois par groupe de deux ou trois, pendant que les autres continuaient de s'écharper autour de la scène. Où pouvaient-ils bien aller ?

— Moi je retournerai creuser demain à la première heure ! s'exprima un homme derrière le pelletier.

Ulrick le reconnut facilement. Il s'agissait d'Alban, un de ses voisins et également tailleur du quartier, à qui le pelletier revendait la majorité de ses peaux après les avoir préparées. Il s'entendait bien avec lui, et se demanda soudain comment se portaient ses enfants. Il était veuf depuis quelques années, mais père de deux fils. Au vu de ses yeux rougis, Ulrick en déduisit qu'il venait d'en perdre au moins un.

— On leur doit bien ça, ajouta-t-il. Ses mots s'étranglèrent dans sa gorge. Ceux qui sont morts ne nous laisseraient pas pourrir sur place !

— Mais fais le calcul, bon sang ! grogna une femme près de lui. On ne pourra jamais tous les enterrer à temps, nous ne sommes pas assez nombreux. On n'a même pas réussi à inhumer tous ceux que la première vague nous a arrachés, il doit nous rester une bonne centaine de corps, c'est ça ?

Elle posa les yeux sur Lucio qui acquiesça.

— Voilà, donc si on a perdu encore la moitié de nos effectifs, ça veut dire qu'on doit être à peu près deux cent cinquante, et qu'il nous reste trois cent cinquante personnes à enterrer !

À cet instant, la foule devint silencieuse, chacun mesurant l'ampleur de la catastrophe. Terence avait parlé de cinq cent douze survivants, pour cinq cent douze morts. Si le schéma restait

le même, pensa Ulrick, alors ils étaient très exactement deux cent cinquante-six survivants. Face à sept cent soixante-huit morts. C'était vrai, ça semblait insurmontable. Et même en admettant que le fléau cesse, il leur faudrait des mois pour se reconstruire moralement, mais aussi physiquement. Et comment gérer toutes ces maisons vides ? Sans parler des enfants...

Arex profita du silence pour s'exprimer :

— Quoi qu'il en soit, chacun sera libre de choisir ce qu'il souhaite faire. Si vous pensez que fuir est la meilleure solution, alors fuyez. Si vous souhaitez inhumer vos proches coûte que coûte, je vous soutiendrai. Et si vous souhaitez trouver une solution, alors je serai à vos côtés. Ce village a toujours fonctionné de cette manière, avec une profonde écoute de tous les avis, et je pense que personne ici ne souhaite que ça change. Je vous propose donc d'organiser différents groupes !

À partir de là, on demanda aux villageois encore présents de se répartir en fonction de leurs choix, mais Ulrick ne savait pas encore quoi faire, pas tant qu'il n'aurait pas l'avis de son frère. Et il n'était pas le seul dans cette situation. Arex se sentit pris de court. On lui suggéra de laisser la nuit aux survivants pour réfléchir, ce qui le fit exploser :

— Du temps ? Vous nous demandez du temps ? C'est maintenant que les décisions doivent être prises, pas une fois morts !

— Même si on forme des groupes maintenant, qu'est-ce que tu espères ? lui demanda Alban. Que j'aie creuser dans l'heure qui suit ? Que les gens fuient dans les bois en pleine nuit, sans même avoir préparé leurs affaires ? Pour ce qui est de trouver la solution, je pense qu'on peut tous y réfléchir de notre côté. Le moindre signe suspect, le moindre indice aperçu ces jours derniers pourra nous revenir en mémoire après cette nuit de sommeil dont nous avons tous cruellement besoin. Laisse le temps au peuple de décider de son avenir, c'est de loin la plus sage des décisions à prendre ce soir.

Devant l'approbation générale, Arex se résigna. Il annonça une nouvelle réunion publique prévue pour le lendemain, à la première heure. La foule se dispersa et Ulrick essaya encore une fois d'y voir Terence, en vain. Le pelletier rejoignit au pas de course la maison de son frère et le retrouva avec sa fille, qui était allongée dans son lit. La peur qui l'envahit le quitta aussitôt qu'il vit sa poitrine se lever et s'abaisser dans une valse apaisante. La petite dormait.

— Où étais-tu, Terence ? Je me suis fait du souci, j'ai cru que...

Son frère posa son doigt sur ses lèvres pour réclamer le silence. Ils quittèrent la pièce pour s'installer dans la cuisine.

— J'ai dû m'occuper d'elle, l'aider à s'endormir. Elle... Tu n'imagines pas les horreurs qu'on a vues. Je l'ai retrouvée au ravitaillement, elle était en train de préparer des paniers-repas avec ses camarades. Plusieurs se sont effondrés auprès d'elle, les yeux encore ouverts... Certains avaient même gardé l'expression qu'ils devaient avoir pendant qu'ils parlaient, ou riaient... C'était un cauchemar...

Il tremblait. Ses yeux transpiraient la peur, hantés par toutes les images gravées sur leur rétine.

— Elle criait quand je l'ai trouvée, accroupie au milieu des morts, le regard fixé sur celui devant elle. Elle était incapable de bouger, incapable de parler. Quand je l'ai prise dans mes bras pour l'emporter elle a continué de hurler, jusqu'à ce que je passe le pas de la porte. Là, elle a commencé à reprendre son souffle.

Ulrick resta muet, incapable d'imaginer ce que pouvait subir une enfant devant un tel spectacle, alors qu'elle était déjà endeuillée suite au décès de sa mère. Jamais elle ne s'en remettrait, comme aucun d'entre eux.

La nuit était déjà bien installée quand Ulrick rejoignit sa

maison. Il entendit encore ces maudits loups, qui lui parurent si proches.

Un souffle froid passa contre son oreille.

— Ulrick...

Il fit volte-face. Mais personne n'était présent. Il était seul au milieu des habitations avec pour uniques signes de vie les cris des loups et les pleurs étouffés de quelques voisins. Il fit plusieurs tours sur lui-même. C'était la voix d'une femme, qu'il ne reconnut pas. Il courut jusqu'à sa porte et ferma à clef derrière lui.

Il se laissa tomber au sol, le dos contre l'entrée. *Suis-je devenu fou*, se demanda-t-il ? Ou ces hallucinations avaient-elles un lien direct avec ce qu'ils vivaient ? Il garda cette possibilité à l'esprit. Alban avait raison, il fallait réfléchir à tout ce qui pouvait servir d'indice. Il rejoignit son lit. Il n'avait pas faim, juste envie de s'allonger en attendant la réunion du lendemain qui, l'espérait-il, les aiderait à y voir plus clair et à reprendre leur destin en main.